QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE.

— [1] —

La Californie n'est pas précisément un pays neuf. La Haute Californie fut occupée par les Espagnols dès l'année 1763, elle forme, depuis 1848, un Etat de la grande confédération américaine. Des voyageurs illustres ont décrit cette région devenue si fameuse par l'exploitation des riches gisements d'or que son sol renferme et par les merveilles de tout genre que la nature y a accumulées. On a fait à la Californie une réputation en quelque sorte légendaire, les récits de certains touristes semblent tenir plutôt de la fable que de la réalité et moi-même, dans ces fugitives impressions de voyage, je serai obligé d'entrer dans certains détails qui pourront paraître fantastiques à quelques uns de mes lecteurs, mais j'en garantis la parfaite exactitude. Malgré le grand nombre de livres qui ont été écrits sur la Californie, il y a toujours un intérêt actuel à en parler, tant ce pays et ses moyens de communication changent et s'améliorent d'une année à l'autre.

Le *go ahead*, devenu proverbial, s'y applique à tout. On voit en Californie, comme dans tous les Etats miniers de l'Ouest, une route longue de cent milles s'ouvrir en un an, un chemin de fer en construction avancer de plusieurs milles par jour dans les plaines, une ville bâtie en six mois et démolie, rebâtie, transportée plus loin en moins de temps encore, des fortunes s'improviser et se perdre en 24 heures et l'homme s'efforcer de vivre le plus vite possible, oubliant les soucis de la veille et ne s'inquiétant guère des surprises du lendemain. On saisit l'occasion aux cheveux, l'actualité au vol, la fortune lorsqu'elle se présente et c'est bien là que " le temps est de l'argent."

Nous étions arrivés, deux compatriotes et moi, à San Francisco, le 21 septembre 1876. Le *stage* de Milton aux *Big Trees* ne partant que deux fois par semaine, le lendemain nous quitions déjà la métropole.

Laissant derrière nous l'hiver qui nous était apparu brusquement, avec sa bise aigre et maussade toute chargée du sable des dunes, avec les nuages légers qui passent rapides à hauteur des toits et cachent le soleil presque tout le jour, nous retrouvions à Oakland, de l'autre côté de la baie, les chaleurs de l'été et le ciel le plus pur.

Le soir même le Central Pacific Railroad nous déposait à Stockton où nous couchions à la *Yo Semite House*.

Le 23, de bon matin, nous reprenions la ligne de Coppeopolis pour arriver en deux heures à Milton.

Le *stage*, prévenu de notre arrivée par le télégraphe, nous attend là ; mais ce nom pompeux de *stage* ne décore qu'un modeste wagon sur lequel sont attachés trois bancs de bois

dur. Heureusement, une capote de cuir le recouvre et nous préservera des ardeurs du soleil. Les chevaux qui doivent nous traîner ne sont que deux, et notre cocher auquel on donne le titre de *colonel* comme à tout bon gentleman californien, est fort occupé à rattacher par une chaîne énorme les ressorts brisés de son véhicule.

On part cependant. Nous avons pour compagnons de voyage un monsieur de San-Francisco qui va visiter sa mine d'or, et deux simples mineurs avec leurs outils. Tous ils sont revêtus du *duster* en toile écarlate, ce pardessus obligé de tout Californien qui se respecte.

Suivant l'habitude du pays, ces messieurs s'informent immédiatement de notre nationalité, de ce que nous venons faire, du temps que nous avons passé et que nous comptons passer chez eux ; ils nous donnent mille conseils utiles, s'offrent à nous montrer les *placers* et finissent par nous donner leurs adresses.

Déjà nous avons traversé les premiers contre-forts des montagnes et nous sommes dans la *Sierra-Nevada*. La route est ce que l'on appelle dans l'Ouest une bonne route carrossable, c'est-à-dire que la poussière est tellement épaisse qu'elle cache les pierres, et qu'à chaque moment on est horriblement cahoté. Ce n'est là, du reste, qu'une affaire d'habitude, et bientôt on se résigne à suivre l'exemple du cocher, dont le corps suit tous les mouvements de la voiture. Mais la poussière, cette poussière jaune, particulière à la Californie, dessèche la gorge, aveugle, s'imprègne dans la barbe et les cheveux, et nos vêtements sont tout couverts de poudre d'or.

Vers une heure, après seize milles, le *colonel* nous annonce un relais et notre dîner. Nous ne nous attardons pas longtemps devant le gigot de mouton aux tomates, la salade de citrouille et le café au goût de mélasse, et, avant que les chevaux soient prêts, nous avons le temps de nous cueillir un succulent dessert sur de superbes figuiers.

Douze milles encore et nous arrivons à *Murphy's Camp*, cité en bois qui doit son nom à un chercheur d'or heureux. Il y a 25 ans, dans la première effervescence de la fièvre de l'or, ce Murphy, maintenant banquier à San-Francisco, trouva ici, dans un creux de rocher, une *poche* d'or natif d'un tel volume qu'elle lui rapporta dix-sept cent mille dollars.

Tous les environs ont été fouillés, bouleversés vingt fois, et l'on ne voit plus piocher auprès du ruisseau houleux que quelques orpailleurs chinois aux énormes chapeaux en forme de parasols. Il y a pourtant encore assez d'or dans ces régions, car notre compagnon de voyage nous apprend que dans la mine qu'il exploite depuis peu, non loin de là, il emploie dans ce moment, pour amalgamer l'or en le désagrégant du quartz, l'énorme quantité de trois tonnes de mercure par jour. Aussi nous confie-t-il qu'il se voit à la veille d'une fortune immense.

Après nous avoir présenté au *bar keeper* du *saloon* de l'endroit, il nous offre un verre d'excellent cidre de Californie et se hâte de nous armer de lettres d'introduction pour messieurs les hôteliers de Caleveras et de Yo Semite.

[1] Cette intéressante relation de voyage nous a été transmise avec prière de la communiquer aux lecteurs de la VOIX DE L'ÉCOLIER. Nous accédons volontiers à ce désir et nous remercions de tout cœur notre aimable correspondant.